

CONCOURS DES LIVRES CÉLÈBRES

BON 43 Remplir complètement ce Bon, le découper et le conserver jusqu'à nouvel ordre.

A QUEL LIVRE SE RAPORTE LE DESSIN N° 43 ?

Titre du Livre _____

Nom de l'Auteur _____

Nom du Concurrent _____

Adresse _____

L'AÉROBUS "C-23" RETOUR DE BRUXELLES

EXCELSIOR

10^e Année. — N° 3.008. — 15 centimes. — Etranger : 20 centimes.

Pierre Lafitte, fondateur. 20, rue d'Enghien, Paris. — Téléphone : Gut. 02.73 — 02.75 — 15.00.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

Adresse-télégr. : Excel-Paris.

PAGE 4: 43^e DESSIN DE NOTRE CONCOURS

JEUDI 13 FÉVRIER 1919

Il est plus facile d'adhérer à une superstition que d'acquiescer le pouvoir nécessaire pour en démontrer la fausseté.

LES DÉLÉGUÉS MILITAIRES AU CONSEIL DE GUERRE INTERALLIÉ D'HIER

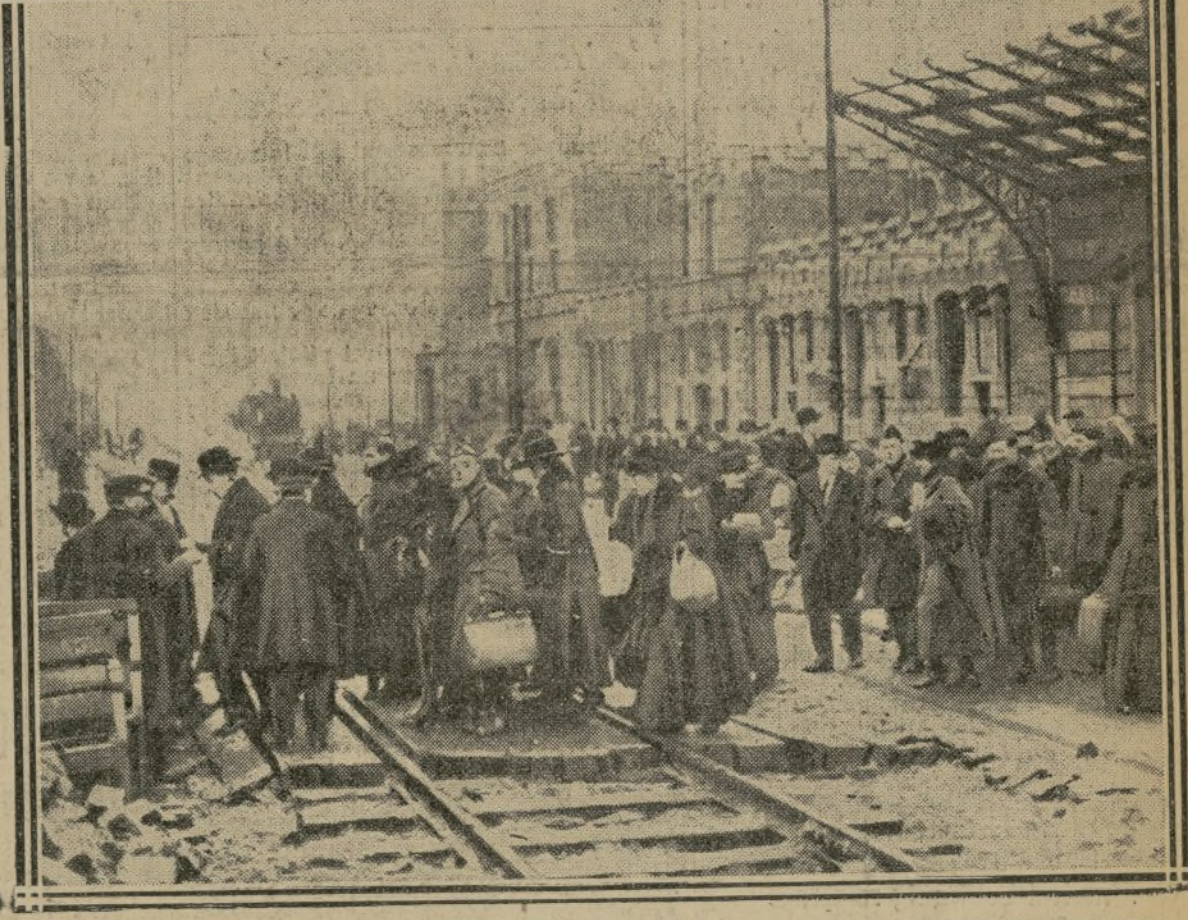
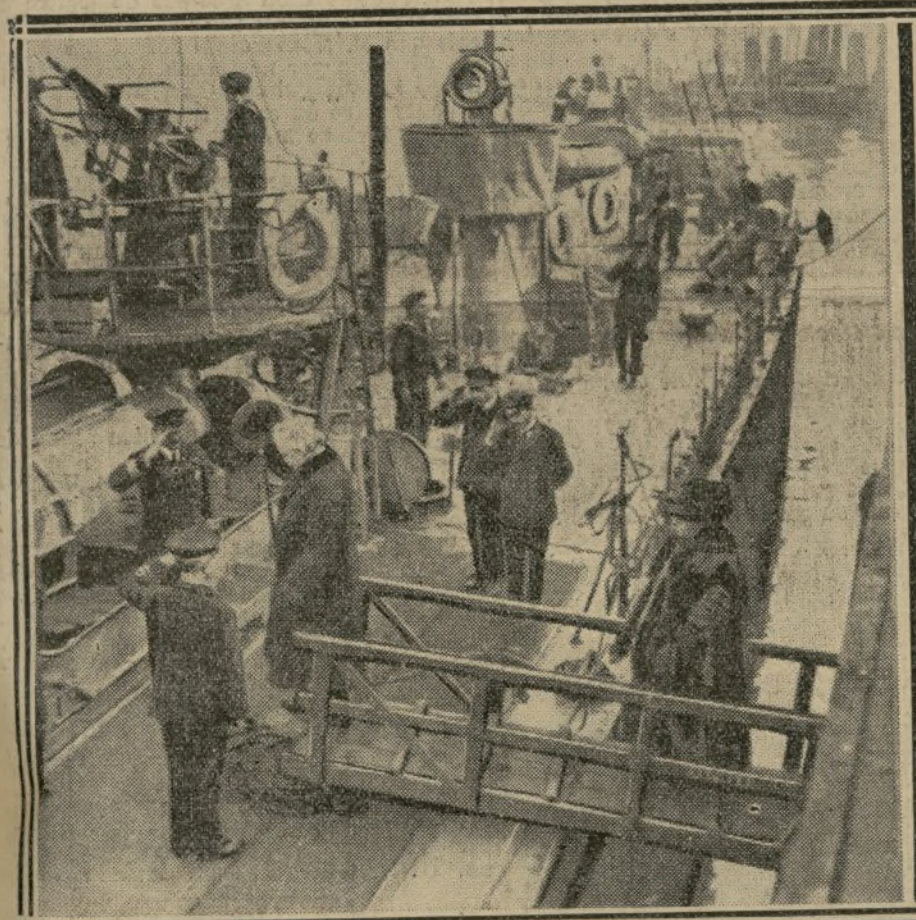


LE MARÉCHAL FOCH **LE MARÉCHAL PÉTAÏN** **LE GÉNÉRAL DEGOUTTE** **LE M^r HAIG ET LE G^r BLISS** **L'AMIRAL HOPE** **LE GÉNÉRAL DIAZ**

Le Conseil de guerre suprême interallié a siégé hier au Quai d'Orsay, de onze heures à treize heures, et de quinze heures à dix-sept heures et demie. Aucune décision n'a été prise au cours de la première séance. Mais, dans l'après-midi, les conditions du renouvellement de l'armistice ont été arrêtées. Le maréchal Foch apportera dimanche, à Trèves, devant les délégués allemands, un texte dont les clauses ont été fixées "ne varietur". Ces mesures ont été prises en parfaite harmonie par les Alliés. Les deux séances ont été tenues dans le cabinet de M. Stephen Pichon et présidées par M. Georges Clemenceau.

LE RETOUR DE M. LLOYD GEORGE EN ANGLETERRE

LES EXILÉS REVIENNENT A GAND



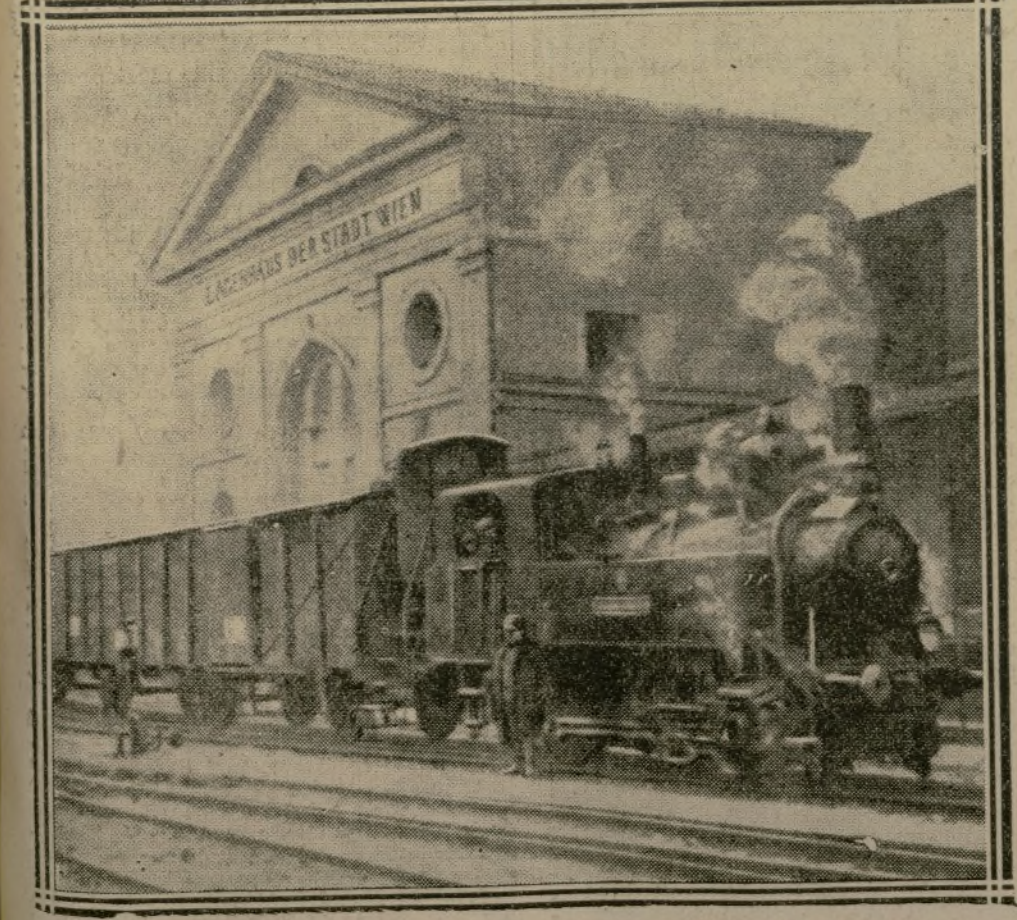
LE "PREMIER" ANGLAIS MONTE A BORD **M. LLOYD GEORGE ET SES FILLES SUR LE PONT**

M. Lloyd George a abandonné Paris et les travaux de la Conférence de la Paix pour retourner temporairement à Londres assister à l'ouverture de la première session du nouveau Parlement. On sait qu'il a fait, à ce propos, un discours retentissant dont nous avons, d'ailleurs, publié le texte hier. Le voici à Boulogne, et à bord avec ses deux filles, Mrs Caven Evans et miss Megan.

LA TRAVERSÉE DES VOIES DEVASTÉES DANS LA GARE DE GAND

Peu à peu, les villes occupées pendant si longtemps par nos ennemis voient revenir à elles ceux qui les avaient quittées. Le rapatriement n'a pu être effectué immédiatement, mais les facilités commencent à intervenir et les exilés rentrent.

CE SONT LES ANGLAIS ET LES SUISSES QUI RAVITAillent LES AUTRICHIENS



ARRIVÉE D'UN TRAIN SUISSE DE RAVITAILLEMENT **LES COLIS DE VIVRES** **LA GARDE ANGLAISE** **OFFICIERS ET SOLDATS BRITANNIQUES ET AUTRICHIENS**

Les Anglais et les Suisses se sont chargés de ravitailler en vivres les populations autrichiennes. Voici les premières photographies qui parviennent en France et qui témoignent de l'accomplissement de l'engagement pris par les Alliés. On voit : 1^o un train suisse, entièrement chargé de denrées alimentaires, stoppant devant les entrepôts municipaux de la gare de Vienne ; 2^o des soldats anglais déchargeant un wagon de vivres ; 3^o les factionnaires du cantonnement de l'intendance britannique dans la capitale autrichienne ; 4^o des officiers de l'intendance britannique photographiés dans la gare de Vienne.

UNE BONNE JOURNÉE POUR LA CONFÉRENCE

LES CONDITIONS DE L'ARMISTICE SONT DEFINITIVEMENT ARRÊTÉES

Elles ont été fixées par les Alliés en parfaite harmonie de sentiments et d'idées

AUJOURD'HUI NOUVELLE RÉUNION DU CONSEIL DE GUERRE

Officiel, 12 février (soir). — Le Conseil supérieur de guerre s'est réuni ce matin, de 11 heures à 1 heure, et a repris la séance l'après-midi, de 3 heures à 5 h. 30.

Les conditions du renouvellement de l'armistice ont été arrêtées. La prochaine réunion aura lieu demain, à 3 heures.

Le Comité de guerre, étant en possession des rapports de la sous-commission, a pris hier des décisions définitives sur le renouvellement de l'armistice. Il ne faut pas s'étonner que le communiqué annonce pour aujourd'hui une séance nouvelle, car il reste à s'occuper de diverses questions accessoires, et en particulier la répartition des forces allées pour l'occupation de l'Asie-Mineure.

Quant à l'Allemagne, les résolutions des Alliés sont prises et bien prises. Il



AMIRAL SIR MONTAGU BROWNING
(Photo prise à Trèves, par l'envoyé spécial d'Excelsior, lors de la dernière conférence de l'armistice).

n'y a plus à y revenir. Le maréchal Foch apportera à Trèves un texte dont les clauses sont arrêtées ne varieront.

Lorsqu'ils en auront connaissance, les délégués allemands apprendront que leur gouvernement a eu tort de braver les Alliés.

Il se pourrait que l'exposé du maréchal Foch nécessitât la prolongation de l'armistice en cours pour quelques jours. Il s'agit en effet de substituer au régime actuel un régime stable qui mette fin au renouvellement successif des conventions militaires et nous apporte des garanties durables. C'est un pas en avant vers une modalité qui nous rapprocherait de la paix.

Ce que nous pouvons dire aussi, c'est que ces résolutions ont été fixées par les Alliés en parfaite harmonie de sentiments et d'idées.

Les grands chefs militaires de l'Entente, le maréchal Foch, les généraux Pétain et Douglas Haig, les généraux Pershing et Diaz, et, en outre, pour la France, les généraux Degoutte, Belin et Weygand ont assisté à la séance d'hier.

Résumons-nous : c'est une excellente journée pour la Conférence. C'est une journée moins bonne pour l'Allemagne. Trop parler nuit. Par leurs imprudences de langage, les Allemands se sont chargés eux-mêmes de se faire mettre à la raison, et ils ont créé, au sein de la Conférence, le plus heureux état d'esprit.

L'amiral Browning remplace l'amiral Wemyss

LONDRES, 12 février. — (Officiel). — Le vice-amiral Montagu Browning part aujourd'hui pour Paris.

Il remplacera l'amiral Wemyss comme représentant naval du haut commandement allié, et se rendra avec le maréchal Foch à Trèves, le 16 février.

La Société des nations

A mesure qu'elle se rapproche du problème de plus près, la commission de la Société des nations donne au projet des formes de plus en plus pratiques. Primitivement, il avait paru que l'arme économique et la menace d'un blocus pourraient être suffisantes pour maintenir en respect l'Etat qui voudrait troubler la paix.

L'efficacité absolue de ce moyen ayant été révoquée en doute, avec exemples à l'appui, il est apparu que des précautions et des garanties supplémentaires s'imposaient. La délégation américaine a pensé que la Société des nations devait posséder une force militaire pour faire respecter ses décisions. Il s'agit donc de créer une armée internationale, tout en respectant la souveraineté des Etats adhérents à la Société. C'est à l'examen de cette idée que travaille la commission.

La législation internationale du Travail

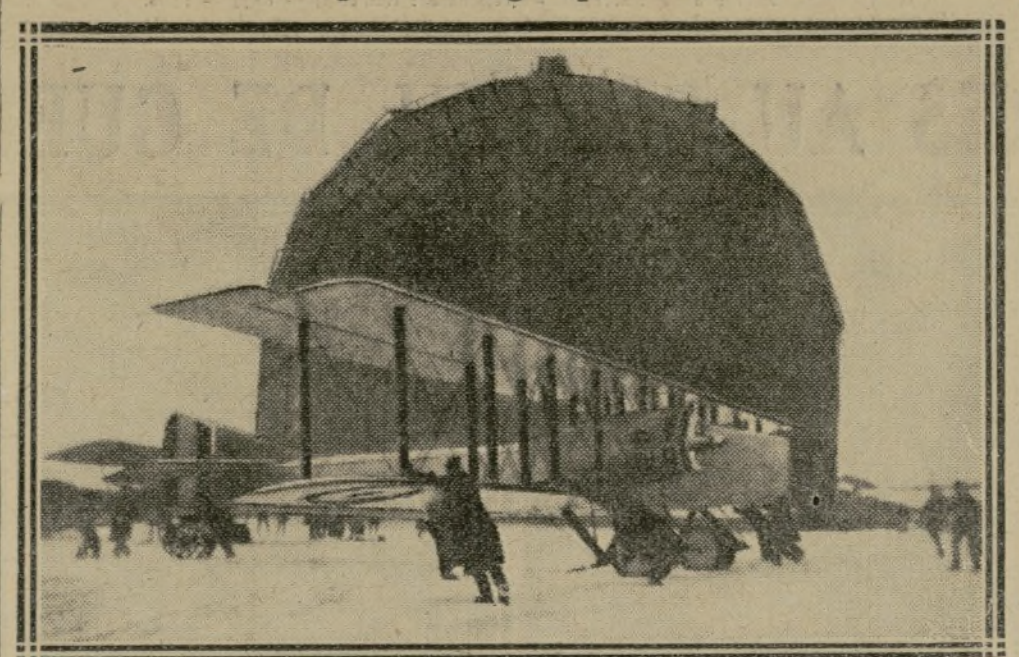
La commission de législation internationale du travail s'est réunie hier matin, sous la présidence de M. Samuel Gompers.

Elle a adopté l'article 4 du projet anglais, qui donne à chaque délégué le droit de parler et de voter suivant ses propres idées et indépendamment de l'opinion exprimée par les autres délégués de son pays. Cette disposition introduit un principe entièrement nouveau dans la constitution des conférences internationales chargées d'établir des conventions liant les Etats représentés. Jusqu'ici, les délégués à des conférences de ce genre représentaient uniquement leurs gouvernements respectifs, et le vote se faisait toujours par nation. La commission a voulu que, pour les questions de législation ouvrière, les employeurs et les ouvriers aient la faculté d'exprimer leur point de vue, ce qu'ils n'auraient pu faire si les délégués de chaque nation avaient été obligés de voter ensemble.

La commission a également adopté l'article 5, qui décide que la conférence internationale du travail se réunira au siège de la Société des nations, à moins qu'elle ne décide elle-même, par les deux tiers des voix, de se réunir ailleurs.

LE RETOUR DE BRUXELLES PAR L'AÉROBUS "C-23"

Comme quoi il est plus facile de se rendre en avion dans la capitale belge que d'en revenir.



LE "C-23", PHOTOGRAPHIÉ HIER AU DÉPART DU CHAMP DE BERCHER
(Photo prise par notre envoyé spécial à la dernière minute : les hélices sont en marche.)

La descente, à Bruxelles, du Caudron C-23, a causé une sensation profonde, et, tout le temps de notre séjour, l'appareil a été l'objet d'une curiosité admirative. Eh quoi, il était possible de transformer si vite un avion militaire, un avion de bombardement, en un paisible aérobus de plaisance. Il fallait bien, pourtant, se rendre à l'évidence.

La voiture aérienne avait transporté sans le moindre encombre, son pilote, son mécanicien, et ses huit passagers, et ces voyageurs, sans aucun entraînement, n'avaient souffert en aucune façon de leur merveilleuse traversée de l'azur. Nous n'étions pas nous-mêmes sans en éprouver de la surprise et du plaisir.

Par contre, partis pour Bruxelles comme pour une promenade dans les environs du champ d'aviation, nous n'étions munis d'aucune pièce spéciale.

Dès lors se posa pour l'autorité belge la question de savoir quelles mesures il convenait de prendre afin de légaliser notre arrivée, si peu conforme à l'usage, dans une ville encore en état de siège.

Avant que les agents de l'autorité aient eu le temps de revenir avec des instructions, deux des passagers reprennent l'air dans l'avion C-21, emportant les clichés de notre photographie Sentier, et quelques lignes de chacun des passagers qui relatent les circonstances du départ, du voyage et de l'arrivée.

En attendant le règlement de la situation toute spéciale créée par notre présence imprévue, nous avons le loisir de visiter Bruxelles, aimablement guidés par un lieutenant belge.

Dans la capitale de l'héroïque nation allie, la vie a repris avec intensité.

Nous sommes au pays des kermesses : comment le pourrions-nous oublier, en voyant, le soir, passer dans la rue la foule grouillante d'une retraite aux flambeaux, et, plus tard, des étudiants en casquette blanche s'acheminant en monômes interminables vers les cafés et les restaurants ?

Partout nous sommes l'objet d'une cordiale et joyeuse attention. On nous montre du doigt : des officiers, des soldats viennent nous serrer la main, et non pour nous dérober à cette réception flatteuse, mais pour nous reposer, nous gagnons nos chambres.

Mardi, nous sommes fixés sur notre sort. Nous sommes autorisés à regagner Paris, à la condition que soit établi un passeport au nom de chacun de nous.

Enfin, le mercredi, ceux qui ont pu se procurer à temps la pièce exigée, vont

s'installer de nouveau dans l'aérobus, auquel on permet de faire son « plein » d'essence, d'huile et d'eau.

Le fidèle C-21, qui nous avait apporté mardi soir des exemplaires des journaux, en avance de douze heures sur l'arrivée normale, repart, conduit par Chanteloup.

Il laisse à M. Fontaine, son compagnon à l'aérobus, et qui se joindra à notre petit groupe réduit, une collaboratrice du Bureau français de la circulation en Belgique, Mme Taisne, prend place également dans l'aérobus, aux côtés d'un autre nouveau voyageur, l'aviateur belge Vuytsteke.

En comptant le pilote Bouvard, son inséparable mécanicien-vérificateur Guillaud, et notre confrère Baranger, nous serons donc sept passagers.

A 2 h. 10, toutes difficultés levées, nous prenons le départ.

Nous suivons, en sens inverse, le même chemin qu'à l'aller. Nous avons, cette fois, le soleil face à nous.

Nous volons à 140 kilomètres à l'heure. On dirait que le vent qui souffle pousse nos sièges. Le froid est moins vif qu'à l'aller, 2.600 d'altitude. Un long rai de lumière cerne à l'horizon l'immense panorama. Et voici, pourvue de neige, une neige irisée par un pâle soleil, la forêt de Compiègne, qui nous paraît magique, vue de la hauteur de 200 mètres, à laquelle nous sommes descendus.

Au loin, tout à coup, une énorme colonne de brume fumante barre le ciel : c'est l'annonce de Paris.

Nous tournons autour du champ d'Issy-les-Moulineaux ; le brouillard est trop épais : il nous faut atterrir à Villacoublay.

Là, on nous attend : le C-21 nous a annoncé deux heures avant notre descente.

Il est exactement à 4 h. 10, lorsque nous sentons rouler sous le train d'atterrissage le sol de l'aérodrome de Villacoublay.

Les voyageurs de Paris-Bruxelles-Paris peuvent prendre chacun un auto-taxi, qui mettra autant de temps pour les amener dans le centre de Paris que l'aérobus en a mis pour les amener de la capitale belge.

C. D'AVRON.

P. S. — A l'occasion de ce voyage, nous avons dû songer à garantir nos correspondants contre les risques d'accidents et nous n'avons pu mieux faire, dans ces circonstances, que de nous adresser à la Compagnie « Le Foncier de France et des Colonies », auprès de laquelle nous avons trouvé le meilleur accueil.

La Compagnie « Le Foncier de France et des Colonies », 63, rue Tailland, Paris, qui est essentiellement française, couvre les risques d'assurance maritime, automobiles, bris de machines, incendies, vols, transports, accidents et voyages pour tous pays.

SUR LE RAVITAILLEMENT

INTERPELLATIONS A LA CHAMBRE

MM. Paul Bénazet et Claussat ont occupé la tribune.

CE MATIN LE DÉBAT CONTINUE

La Chambre a consacré, hier matin, une séance à la discussion des interpellations sur la vie chère.

MM. Paul Bénazet et Claussat ont occupé tour à tour la tribune. Le premier a réclamé la répartition rapide des stocks d'approvisionnement de l'Etat, la mise à la disposition du commerce des 60.000 camions automobiles inutilisés depuis trois mois et un prompt retour à la liberté du commerce. Le second a surtout reproché au gouvernement de n'avoir ni plan ni méthode d'exécution.

Vous nous avez poussé de l'autre côté de la barricade, a dit M. Claussat à M. Boret. Nous sommes contre vous avec la foule, indignée aujourd'hui, peut-être demain ameutée ! L'an dernier, à Thiers, parce qu'on manquait de pain, il y a eu des troubles : la sous-préfecture a été mise à sac, le sous-préfet a été malmené. Depuis ce jour-là, la population de Thiers a du pain blanc en abondance. Voilà donc un moyen d'obtenir du pain !

Plus loin, le député socialiste du Puy-de-Dôme a exprimé quelques craintes sur les résultats de la liquidation des stocks. Il pense, en effet, que les commerçants attendront en gardant leurs marchandises. Ainsi les stocks épuisés, ils seraient de nouveaux les maîtres du marché.

M. Victor Boret a protesté :

Evitons tout malentendu, a-t-il dit. Les stocks seront vendus dans des conditions qui permettront aux commerçants de continuer leurs achats. Quant aux stocks, ils seront maintenus ou intensifiés dans la mesure où le commerce ne suffirait pas à se procurer les denrées en quantité suffisante.

M. Claussat s'est étonné de la persistance de la crise des transports.

Vous avez vu les wagons allemands, a-t-il dit. Vous avez aussi acheté du matériel anglais et américain. Avez-vous assez de wagons ? N'en avez-vous pas assez ? En avez-vous trop ? Pourquoi ne met-on pas les camions militaires inutilisés dans les parcs à la disposition des collectivités qui les réclament ?

M. Ringuier a signalé que les Etats-Unis nous avaient offert des camions militaires, demandant s'il était exact que le gouvernement français ait réclamé au gouvernement américain des droits de douane sur ces camions.

Je puis assurer qu'on fait toute diligence pour résoudre cette question, a déclaré M. Cels, sous-secrétaire d'Etat.

Toujours au sujet de la crise des transports, M. Mauger a cité le cas de cinquante-neuf hommes, réquisitionnés en décembre, qui attendent, depuis, à l'hôtel de la Boule d'Or, à Cron (Mayenne). Comme le député du Cher signalait ce fait, l'administration lui répondit, le 28 janvier, qu'elle allait prendre des mesures pour faire donner du foin à ces animaux...

On continuera ce matin.

Un mariage à Metz

METZ, 12 février. — Aujourd'hui, a été célébré, à la cathédrale de Metz, le mariage de Mlle Gerorgette Prével, fille du maire de Metz, avec le lieutenant Jean Pringuel.

La cérémonie civile a eu lieu à l'hôtel de ville, richement décoré pour la circonstance.

Ensuite, le cortège a traversé, à pied, la place d'Armes qui sépare l'hôtel de ville de la cathédrale où eut lieu la cérémonie religieuse.

La mariée avait revêtu le costume lorrain ; parmi l'assistance, on remarquait notamment M. Mirman, haut commandant de la République, ainsi que les généraux de Maud'huy, Bourgeois et Chauvet.

LES "FAUX RODINS"

TROIS NOUVELLES INCULPATIONS

Ce sont celles de M^{lle} Diéterle et de MM. Gallimard et Bernaschi.

DÉCLARATION DE M^{lle} DIÉTERLE

M. Bonin, juge d'instruction, a inculpé hier, de contrefaçon en matière artistique et complicité, trois nouvelles personnes.

Ce sont : M^{lle} Amélie Laurent, dite Diéterle, artiste dramatique, habitant 18, boulevard Malesherbes ; M. Paul Gallimard, 65 ans, propriétaire et collectionneur, habitant rue Saint-Lazare, 79 ; M. Bernaschi, courtier expert en objets d'art, 55, rue de Vanves.

M. Gallimard, on le sait, aurait eu à lui un certain nombre de bronzes de Rodin. Il a déclaré que jamais il n'avait voulu en faire le commerce, mais les réunissait pour en faire un musée qu'il entendait offrir à l'Etat.

Chez M^{lle} Diéterle

La créatrice des *Travaux d'Hercule*, de *Cœur de Moineau*, de *Ma Tante de Honfleur*, et qu'on applaudissait tout récemment dans *La Dame de Monte-Carlo*, nous a déclaré :

Jusqu'à plus ample informé, je ne crois pas aux faux Rodins. Vous savez combien je m'intéresse à tout ce qui touche à la peinture et à la sculpture. Je me suis entourée, comme vous pouvez vous en rendre compte, de quelques chefs-d'œuvre de Monet, de Degas, de Toulouse-Lautrec. J'ai toujours eu pour Rodin l'admiration la plus sincère. Les bronzes de Rodin que je possède, je les ai achetés à bon prix.

Je ne puis pas vous dire si je suis d'usage de la belle.

Le second, excellent en dévotion, excellent en dévotion, excellent en dévotion.

De la, dit-il, était si stupide.

Où, dit-il, était si stupide.

cin à d' Mme Reine.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

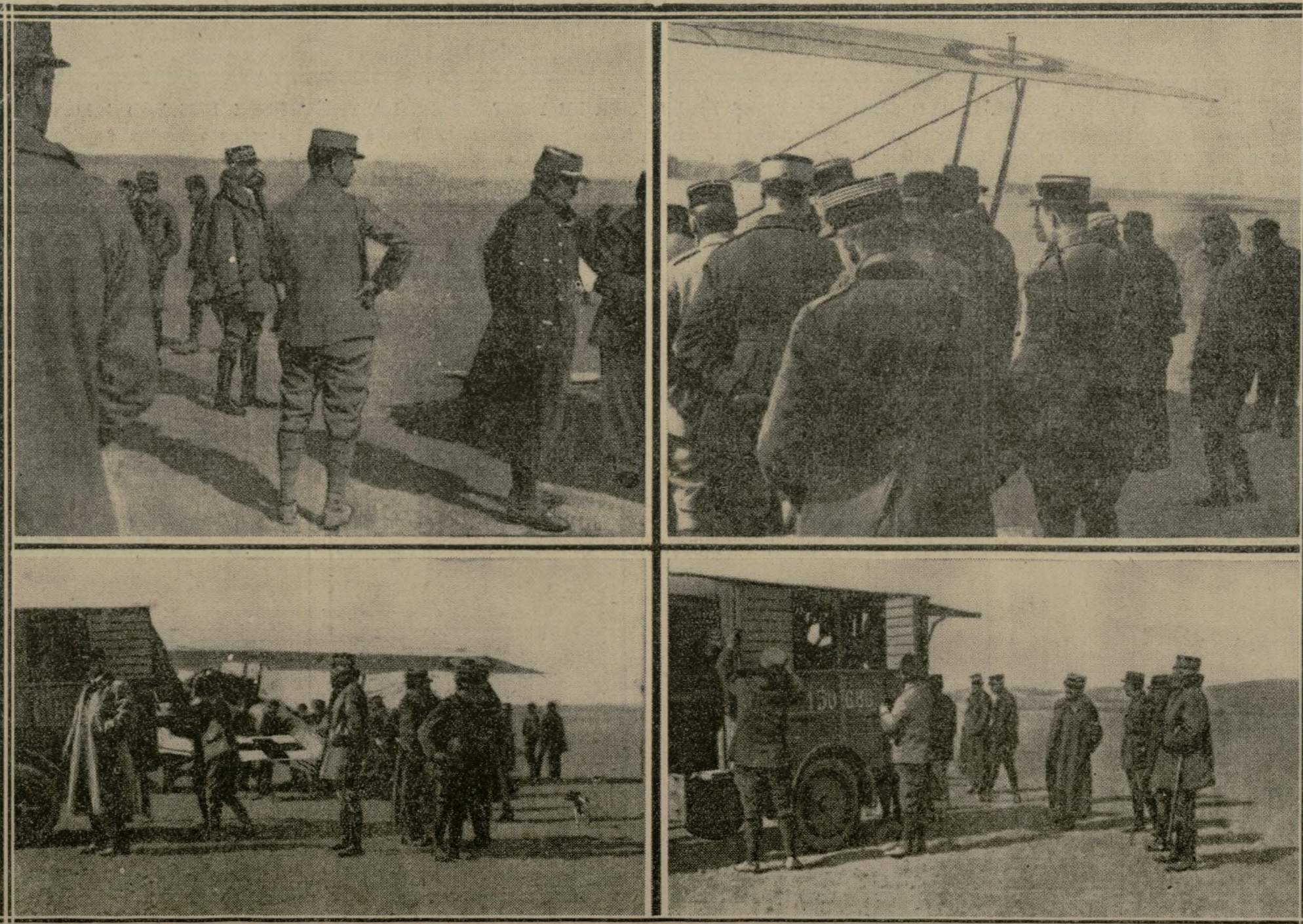
Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

Me Reine, dit-il, était si stupide.

LE TRANSPORT EN AVION SANITAIRE DU GÉNÉRAL POEYMIROU BLESSÉ



ATTEINT GRIEUREMENT AU COURS D'UNE EXPÉDITION DANS LE SUD-EST MAROCAIN, LE GÉNÉRAL EST RAMENÉ PAR LA VOIE DES AIRS
Nous avons publié le récit du combat qui se déroula dans le Taïflet et au cours duquel le général Poeymirou fut très sérieusement atteint. On le transporta en avion aux abords de Bou-Denib, où le professeur Tuffier l'attendait. De là, il fut mené à l'hôpital en auto-motocycle. Voici : 1° le général Lytautay attendant l'arrivée de l'avion sanitaire ; 2° l'atterrissage (on distingue de dos, à droite, ex chapeau mou, le professeur Tuffier) ; 3° le transport, de l'avion à l'auto-ambulance ; 4° l'auto-ambulance partant pour l'hôpital.

UNE AMIE DE LA FRANCE
Mlle Nina L. Duryea organise l'œuvre du Secours de guerre qui porte son nom. A Diard, des débuts des hostilités, en août 1914, l'œuvre est maintenant établie à Paris, 11, rue Louis-le-Grand. Ses bureaux de New-York se trouvent, 9, East 30th Street.
"Notre œuvre", disait récemment Mrs Duryea à un des confrères américains, est plus nécessaire maintenant qu'elle ne l'a été. Les Français ont besoin d'aide pour se relever. Elle a été durement frappée, et les populations des départements ravagés par la guerre sont dans la misère. Des bêtes manquent de nourriture; des mères de famille, qui font de leur mieux pour reconstruire leurs foyers, manquent des objets du ménage les plus indispensables.
"Au nom de l'humanité, je demande que, chose par chose, ces pauvres gens, nous sommes heureux de recevoir les dons les plus petits et les plus modestes."
Le Secours de guerre Duryea a également ouvert à New-York une boutique, 377, Fifth Avenue, sous la direction de Mrs Daniel Chester French, et, au 377, Fifth Avenue, un atelier a été installé, où des vêtements sont confectionnés et la simplicité est le principe. Mrs Duryea se consacre à son œuvre avec la ferveur de Russell. "Croyez en nous qui donnons, notre vie."

LES COURS
— S. A. R. le prince de Galles est de passage à Paris pour quelques jours.
— S. M. le roi Christian X de Danemark a reçu un télégramme du président Poincaré, le remerciant de son hospitalité envers les prisonniers de guerre français. Le roi a remercié le Président par télégramme.
— S. A. R. le prince héritier de Suède est arrivé, avant-hier, à Newcastle, et s'est rendu à Londres. Le prince de Connaught l'a reçu à sa descente du train.

CORPS DIPLOMATIQUE
— Lady Hardinge, femme de S. Exc. l'ambassadeur d'Angleterre à Madrid, vient de donner une fête, suivie de tombola, au profit de la Croix-Rouge anglaise. La recette a été fort élevée.

CERCELES
— L'Amiral Fournier et le comité directeur du Cercle Interallié ont offert, en l'honneur du général Diaz, commandant en chef des troupes italiennes, un dîner que le maréchal Foch a bien voulu honorer de sa présence.

INFORMATIONS
— Le maréchal et Mme Joffre, accompagnés de M. Emmanuel Brousse, député, ont visité, au château de Valmy, mis à leur disposition par M. Jules Pams, ministre de l'Intérieur, ami et condisciple du maréchal.

NAISSANCES
— La comtesse de Broissia, née de Mortemart, a mis au monde une fille.

FIANÇAILLES
— On annonce les fiançailles de Mlle Marguerite Thoreau, fille de M. Thoreau et de Mme, née Tournaire-Blondeau, avec le vicomte de Semalle, capitaine au 25^e d'artillerie, fils du comte de Semalle et de la comtesse, née Denon du Pin.

MARIAGES
— Hier a été béni, en l'église Saint-Pierre de Chaillot, le mariage de Mlle Françoise de Marciac, petite-fille de la marquise de Marciac, avec le capitaine de la Légion d'honneur, et de la marquise de Marciac, avec le comte Joseph d'Annoux, lieutenant au 15^e régiment d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre.

DEUILS
— Le docteur Hippolyte Morestin, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, chirurgien de l'hôpital Tenon et du Val-de-Grâce, officier de la Légion d'honneur, vient de mourir à l'âge de quarante-huit ans. Il était professeur à vingt-trois ans, puis chirurgien des hôpitaux et professeur agrégé. Il était connu, depuis longtemps, comme un opérateur d'une maîtrise peu commune, mais c'est surtout au cours de la guerre qu'il donna sa mesure. Les admirables résultats qu'il obtint, dans son service du Val-de-Grâce, en matière de chirurgie faciale et crânienne et les progrès réparateurs qu'il y mena à bien avaient fait connaître son nom en dehors même des milieux scientifiques.

On annonce la mort, à Paris, de Mme Jeanne Lefebvre-Glaze, artiste peintre, enlevée à l'affection des siens dans sa quatre-vingtième année. Ses obsèques auront lieu demain vendredi 14, à midi, en l'église Saint-Sulpice. Réunion à la maison mortuaire, 1, avenue de l'Observatoire. Prière de considérer le présent avis comme une invitation; il ne sera pas envoyé de lettres de faire part.

On annonce la mort de M. Emile Gaveau, lieutenant de vaisseau de réserve, ingénieur à la Société électro-métallurgique de Dives, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à son domicile, 55, boulevard Beauséjour, le 12 février.

Les obsèques auront lieu demain vendredi, 14 courant, à midi précis, en l'église de Notre-Dame-de-la-Miséricorde de Passy, 88, rue de l'Assomption.

Nous apprenons la mort :
De M. Georges Boucher, mitrailleur au 1^{er} bataillon de chasseurs à pied, mort glorieusement pour la France, le 2 octobre 1918, devant Orville (Ardennes), fils de M. Boucher, payeur honoraire en Indochine, et de Mme Boucher.

Dans tous les pays du monde, les femmes les plus jolies sont celles qui se servent de la REINE DES CREMES.

En Février les dames obtiendront au prix de 200 fr. un joli Costume Tailleur à choisir dans 20 modèles différents à Paris-Tailleur, 3, Rue du Louvre. Succursale, 99, Rue Lafayette, Paris.

AU BŒUF A LA MODE
8, rue de Valenciennes
CUISINE FRANÇAISE — VIEILLE CAVES
PRIX DISCRETS. BIEN JUSTIFIÉS.

C'est avec un grand scepticisme, je l'avoue, que je me suis mis à lire le *William Shakespeare* de M. Abel Lefranc, dont notre distingué collaborateur J.-J. Brousson entretenait, l'autre jour, les lecteurs d'Excelsior. La thèse de M. Abel Lefranc est, nul ne l'ignore, que les drames et les comédies de Shakespeare ne sont pas dus à ce petit acteur, assez mince d'étoffe, et devenu directeur de théâtre, mais à William Stanley, sixième comte de Derby. Et ça me paraissait un peu fort à avaler. J'étais habitué à croire que l'œuvre de Shakespeare était de Shakespeare, ça me paraissait tout naturel, et le contraire un paradoxe.

Après lecture, je dois honnêtement exprimer mon avis : c'est impressionnant. Je ne dis pas que l'on soit persuadé : à la place des nombreuses présomptions énumérées par M. Lefranc, j'aimerais mieux une bonne preuve, c'est-à-dire un texte : une lettre, par exemple, de Shakespeare au véritable auteur, et d'où il ressortirait que le premier n'était qu'un prête-nom. Mais il est singulier que Shakespeare, peu lettré, terminant sa vie à Stratford-sur-Avon, dans des opérations de prêt usuaire, et ne mentionnant même pas les pièces qu'on lui attribuait, qu'on éditait sous son nom, dans son testament, ait montré une érudition aussi étendue que celle que réclame son œuvre, et une si belle élévation d'esprit. Cela est bien curieux, cela prête au doute...

Que lord Stanley soit le véritable auteur de cette œuvre, malgré l'argumentation de M. Lefranc, je n'en suis pas sûr non plus. C'est possible, ce n'est pas certain. Hélas ! il faudra nous en rester à la formule de Mark Twain : « Les ouvrages attribués à William Shakespeare ne sont pas de lui, mais d'un autre personnage, qui portait le même nom » ?

Pierre MILLE.

Le droit de postliminie

C'est celui qu'on accordait, à Rome, aux soldats qui, ayant été en captivité chez l'ennemi et considérés comme morts, reprenaient dans leurs foyers : on l'appliquait aux disparus de la Grande Guerre qui, trop rarement, commencent à revenir.

Le droit de postliminie leur restituait le droit de cité et tous les droits civils. Et voici l'origine du mot : ceux qui revenaient de captivité après avoir été tenus pour morts ne reparaissent pas dans leur demeure *per limen*, par la porte, mais *post limen*, en y étant introduits par une ouverture pratiquée au toit : il était de mauvais augure, en effet, qu'ils franchissent en franchissant le seuil qu'avait franchi leur convoi funéraire, lorsqu'on avait — sur le faux bruit de leur mort — célébré leurs obsèques. Il y avait là le reflet d'une croyance de l'antiquité grecque qui attachait à ces obsèques l'idée d'une souillure : il y fallait une expiation, et les expiations se faisaient en plein air. C'est du moins ce qu'assure Plutarque.

Nous n'aurons pas besoin de ce subterfuge pour accueillir les disparus de la Grande Guerre que le sort nous rendra.

CARNET D'UN DÉMOBILISÉ

Ceci n'est qu'un souvenir de jeunesse. En l'an de grâce, en l'an de paix 1893, dans la classe de rhétorique d'un des lycées les plus parisiens de Paris, au dernier banc, tout en haut, se tapissait modestement, derrière ses cahiers et ses livres, un petit élève que, rien, au premier abord, ne distinguait de ses compagnons. Il semblait même qu'il les évitait, se souciait peu de se confondre avec eux. S'il arrivait, sans parler à personne, il grimpait sur son percheroir, ouvrait ses cahiers, se mettait à griffonner furieusement, sans prêter grande attention à ce qui se passait autour de lui. Et, à la sortie, il disparaissait, s'évanouissant comme il était venu, ne laissant nulle trace de son passage. A peine si on le connaissait son nom, qui était celui d'un journaliste notoire; mais il y a tant de noms pareils ! Pourtant, de-ci, de-là, le professeur, l'estimable M. Cucheval-Clairigny, s'adressant à cet élève enlevé dans son mystère laborieux, demandait : "Monsieur Lepelletier, votre leçon ?" Alors, le petit élève paraissait sortir d'un rêve, il promenait autour de lui des yeux égarés, puis, comprenant, enfin, que c'était de lui qu'il était question, se levait (et, ainsi debout, il nous semblait plus petit encore), regardait son maître bien en face et répondait ceci : "Monsieur, je ne la sais point !" Ayant dit, il se rassoyait et poursuivait le cours de ses mystérieux travaux.

Je songeais à ceci, l'autre soir, en écoutant, à l'Odéon, la *Vie d'une Femme*, de Saint-Georges de Bouhélier, qui s'appelaient jadis Georges Lepelletier de Bouhélier, après s'être appelé Lepelletier tout court; car c'était lui l'élève en question, notre condisciple, le mien ! Ah ! l'on ne peut nier qu'il n'ait fait, sur ce chemin de la vie, de très belles choses. Il est devenu l'auteur de *Lucie*, de la tragédie du *Nouveau Christ*, du *Carnaval des Enfants*, de la *Chanson des Hommes*. Il est une manière de chef d'école. Il était presque, ma foi, à peine au sortir de classe ! Mais je pourrais jurer qu'il ne fit rien pour cela, au contraire. Il ne fit pas davantage pour forcer la publicité, gagner le gros succès, celui qui "rapporte". Dans la vie commune, au lycée, il poursuivait son labeur probe, silencieux, dévoué, candide et résolu, et n'écrivait pas ces adjectifs au hasard... Bouhélier ne fit "que continuer" Lepelletier. Car ne trouvez-vous pas que cette candide loyauté de l'œuvre du maître on la retrouve déjà dans cette réponse de l'élève : "Monsieur, je ne la sais point" ? Si quelque confrère plus avisé voulait faire la leçon à l'auteur de la *Vie d'une Femme* et lui montrer la méthode à employer pour gagner de l'argent en produisant des œuvres hâtives, faciles, au goût du jour (qui n'a pas de goût), nul doute que cet auteur ne répondrait pareillement, avec une fermeté naïve : "Monsieur, je ne la sais point !" — EDMOND SÉE.

Réhabilitation du nombre 13

Enfoncé le nombre 11, dont nous donnions, hier, les curieuses et troublantes connotations prophétiques. Un autre le dépasse, et comment ! Et ce nombre, si heureux pour les Alliés, c'est... c'est celui que nous redoutions tant jusqu'ici : le 13.

A en croire M. Alexis Robillard, qui édite, en faveur de ce nombre calomnié, un petit tract ingénieusement intitulé *Drapeau étoilé* et dédié au président Wilson, le nombre 13 est fatidiquement partout dans cette guerre. C'est grâce à lui que nous l'avons gagnée. Ainsi, comptez les lettres qui forment "Drapeau étoilé" : Vous trouvez 13.

Et celles qui composent le nom glorieux de Woodrow Wilson : 13... C'est le 13 janvier 1912 qu'il a été désigné par le Collège électoral... Il est entré en fonctions en 1913, treizième année du siècle... C'est le 13 1915 qu'a été envoyée à l'Allemagne la note concernant le forfaitage du *Lusitania*... C'est le 6 avril 1917, à 13 heures 13, que le président Wilson signa la déclaration de guerre à l'Allemagne... C'est le 13 juin 1917 que le général Pershing est reçu avec enthousiasme par les Parisiens... C'est le 13 septembre 1918 que les Américains s'emparaient du saillant de Saint-Mihiel et font 13300 prisonniers...

Et c'est le vendredi 13 décembre 1918 qu'arrive en France le président Wilson.

UNE TACHE DIFFICILE (Dessin de Brewerton)



Ce dessin de l'humoriste Brewerton, paru dans l'*Atlantic Journal*, montre le monde militariste, le visage hérissé d'une barbe de baïonnettes, et réclamant de la Conférence de la paix, en train de préparer ses projets, un coup de rasoir sérieux. "Clean shave, please !" signifie exactement : "Rasez-moi de près, s'il vous plaît."

sur le *George-Washington*, qui mouille en rade de Brest à 13 heures.

A tous ces 13, ajoutez encore, s'il vous reste un peu de patience : les 13 bandes que comptait, à l'origine, le drapeau américain ; les 13 vertus préconisées par Franklin ; les 13 années qu'on exigea pour être mis sur pied la Constitution américaine... etc., etc.

Et voilà, je pense, le nombre 13 à jamais réhabilité !

Révolutionnaires roses

Gardons-nous de prendre trop au sérieux les déclarations et déclamations des Boches, hier impérialistes, et aujourd'hui révolutionnaires. Ces rouges sont, en fait, roses, comme il appert de la curieuse lettre que nous adressa un de nos lecteurs, M. Albert Péry :

Monsieur, Appartenant à une compagnie de tanks Renault, je fus fait prisonnier le 20 juillet 1918. Evadé de la citadelle de Laon le 10 août, je restai quarante-cinq jours en liberté à Bruxelles, habillé en civil, muni d'une fausse carte d'identité belge, échappé par la courageuse cantatrice Angeline Delhay.

Repris pour tentative de passage de frontière à main armée, je fus, en conséquence, condamné à vingt et un mois de travaux forcés et enfermé au bagne de Rumbach (Prusse Rhénane), où étaient déjà 500 Français et Belges, tous condamnés politiques ; je fus, là, témoin d'un incident, qui peut donner un léger aperçu des fautes commises par les Allemands.

Lorsque, les 10 et 11 novembre, les marins allemands révolutionnaires, virent au bagne sommeiller la direction de relâcher leurs camarades soldats condamnés, ils donnèrent l'ordre au directeur de leur livrer le portrait du Kaiser qui se trouvait dans le grand bureau des entrées. Le directeur refusa d'exécuter cet ordre. Il dit aux fameux révolutionnaires : "Faites-le vous-mêmes !" Et bien, de tous ces matelots et de tous ces gardiens de bagne, portant à leur boutonnière et à leur ceinture de multiples emblèmes roses, il ne se trouva aucun volontaire qui pût accomplir le "sacrilège".

Et ce fut le jeune lieutenant français Jules Pinle, professeur à l'Université catholique de Lille (condamné aux travaux forcés à perpétuité, pour avoir tenu, pendant deux ans, à Roubaix, un appartement de S. P. P. et été le fameux journal *l'Ossu de France*, organe de réconfort moral de la population des pays envahis), qui monta sur la table et, d'un geste violent, arracha du mur le portrait de ce poltron aux moustaches de conquérant, qui tous ces faux révolutionnaires, à l'air trop militaire, n'osaient toucher. D'ailleurs, le professeur Pinle rapporta dans sa valise le portrait de leur vénéré chef Guillaume II.

Gugusse !

Pendant près de deux ans, l'ex-kaiser, ses amis et les kronprinz séjourneront à Charlieville. Autant d'habitants de la ville, le kronprinz paraissait fou à lier. Il faisait alors l'effet d'un dégenéré, d'un paillard. Il circulait, en auto, à travers les rues de la ville, avec à ses côtés un singe, comme le plus cher des favoris. Il jouait au bouillon avec les gamins... Enfin, on l'appela couramment Gugusse...

Et dire que ce clown, sans la victoire, eût tenu un jour, en guise de cerceau, dans ses mains dérisoires, les destinées de millions d'hommes !

Les deux "Damnation"

Les mânes de Berlioz ont dû tressaillir de joie. Il a eu, enfin, l'apothéose qu'il avait rêvée pour sa *Damnatio* : "Ecoutez-moi bien, écrivait-il, en 1829, à son ami Ferdinand : si jamais je réussis, je sens, à n'en point douter, que je deviendrai un colosse de musique. J'ai dans la tête, depuis longtemps, une *Symphonie descriptive* de Faust, qui formerait : quand je lui donnerai la liberté, je veux qu'elle épouvante le monde musical."

C'est, en effet, en octobre 1829 que Berlioz eut la première idée de sa *Damnatio*. La traduction de *Faust* par Gérard de Nerval venait de paraître. Elle lui produisit une telle impression qu'il la lit partout, dans la rue, à table, au théâtre... Il est pris du désir irrésistible de mettre en musique les fragments versifiés, hymnes, chansons, de ce poème. Et ce travail l'enchante tellement, qu'il l'achève en très peu de temps, et qu'une fois fini, sans en avoir entendu une note, il fait graver à ses frais la première ébauche de la *Damnatio*. Voici le titre exact de cette partition d'orchestre, qui comprenait près de cent pages : *Huit scènes de Faust, tragédie de Goethe, traduite par Gérard, musique de Hector Berlioz, Grand opéra en cinq actes, d'après le poème de Goethe, par le comte de La Roche-Aymon, aide de camp du roi, directeur général des Beaux-Arts, et composé par Hector Berlioz. Grande partition. Œuvre L. 30, 30 francs, à Paris, chez Schlegelmann, rue de Richelieu, 97.*

Quinze ans plus tard, au milieu de ses pérégrinations en Allemagne, Berlioz décide d'en faire une grande composition pour chœurs et orchestre, un "opéra", comme il l'appelle, où il utilisera les huit morceaux de sa jeunesse. Et la voilà qui, tout en roulant dans sa vieille chaise de poste, compose les vers destinés à sa musique. Le premier fragment de son canevas qu'il essaya de mettre en vers devint la célèbre strophe de l'Invocation à la Nature : "Nature immense, impénétrable et fière..." Et, dès lors, il fut très heureux ; il sentait qu'il pouvait se passer de collaborateur.

La *Rose poète*, revue hebdomadaire, paraîtra prochainement. Directeurs : MM. Maurice Magre et Pierre Silvestre.

On annonce un nouveau livre de M. Charles Le Goffic : *Les trois Marchands* ; Joffre, Foch, Pétain...

LA CURIOSITÉ

HOTEL DROUOT. — Expositions : Salle 6 : Très beaux meubles et bronzes d'art, styles Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, par Henri BAUDOUIN. Salle 9 : Succussion de Mme veuve B. Tableaux modernes, aquarelles, dessins, bijoux (M. LAIR DUBREUIL, MM. Bernheim et Falkenberg).

LE POINT DES ARTS

LE VEILLEUR

AU NOUVEL-AMBIGU

LES BAISERS DE MINUIT, pièce en 3 actes, de MM. Albert Willemetz et Pierre Despras.

MM. Albert Willemetz et Pierre Despras auraient très bien pu intituler leur pièce : *Le Couché de la Mariée*. Ils ont préféré ce titre plus discret : *Les Baisers de Minuit* ; mais c'est leur seule discrétion. Leur devise n'est assurément pas :

Sur des pensées nouvelles, faisons des vers antiques, mais plutôt : « Sur un sujet vieux comme le monde, faisons du vaudeville 1919. » Ai-je besoin de dire qu'il s'agit d'un mariage différé, faute des papiers nécessaires ? Les intéressés, qui se soucient moins d'un chiffon de papier que de leur bonheur, essayent de tromper la vigilance superstitieuse d'une tante, de M. le maire et de M. le curé. L'immense originalité de cet imbroglio est qu'il se développe pendant la guerre, que le lieu de la scène est aux environs de Château-Thierry, que le

quelque chose, je vous jure qu'on s'en aperçoit. Elle ne laisse rien perdre d'un texte si précieux. Elle sous-entend à tue-tête. Elle est aussi un peu agitée. C'est ce qu'on appelle brûler les planches.

Il y a beaucoup de littérature dans *Les Baisers de Minuit*. D'abord, une citation de Lamartine. Pauvre Lamartine ! Item la littérature propre de MM. Albert Willemetz et Pierre Despras, qui ne laissent pas de faire du style. Pour dire, par exemple, que rien n'empêchera les conjoints de se rejoindre, ils disent : « Vous empêcheriez plutôt le bien du ciel de se confondre à l'horizon avec le bien de la mer. » (Je m'excuse de ne citer peut-être pas littéralement : c'est de mémoire.) MM. Albert Willemetz et Pierre Despras nous enseignent aussi que « rien ne fait plus vite rougir une fourragère que le baiser de deux lèvres rouges ». Ne pourrait-on, laisser les fourragères tranquilles ? Les auteurs contemporains ont adopté un



MM. DUMÉNY ET JOFFRE AU 2^e ACTE. — M^{lle} FUSIER ET M. VARNY AU 3^e ACTE (Photos Excelsior.)



MM. DUMÉNY ET JOFFRE AU 2^e ACTE. — M^{lle} FUSIER ET M. VARNY AU 3^e ACTE (Photos Excelsior.)

fiancé est capitaine de chasseurs, le curé, chasseur, et les enfants de chœur, deux poils. Le mélo-mélo du patriotisme et de la religion avec les fadeurs et la grivoiserie a semblé extrêmement choquant à quelques rares personnes de goût, égarées parmi un public dont la patience étonne.

Je sais peu de pièces où il y ait plus de mots ; mais ils ne sont pas tous également bons. L'esprit est comme le violon : il ne souffre pas la médiocrité. Un vieux notaire lit à Mlle Lender le contrat. Elle est pressée. « Passons les parents », dit-elle au notaire. « Passez les sandwiches », dit-elle au domestique. Le notaire commence la lecture des *propres* : « Les époux se réserveront propres... » — « Je l'espère bien ! » dit Mlle Lender ; et quand Mlle Lender dit

genre qui ne leur permet que de faire rougir les singes.

La pièce de MM. Albert Willemetz et Pierre Despras ne manque pas, comme on voit, de prétentions ; elle ne manque pas non plus de vulgarité, mais que sauve la parfaite distinction de M. Dumény. Son rôle est celui d'un général qui joue un drôle de rôle. Le Nouvel-Ambigu est plus favorisé que la Comédie-Française, où la Censure a cru devoir remplacer par un sénateur le général du *Monde où l'on s'ennuie*. Les autres artistes, M. Maurice Varny, M. Joffre, Mlle Isabelle Fusier, sont fort agréables. Visiblement ils trouvent la pièce charmante et leurs rôles en or. Ils les interprètent *con amore*, comme disent les musiciens.

Abel HERMANT.

AVANT "LA FOLLE ESCAPADE"

C'est demain que les Variétés donnent la répétition générale et la première de la *Folle Escapade*, l'opérette de M. Crémieux, sur un livret de M. de Marsan. C'est, dit-on, une opérette honnête et que — chose rare par ces temps d'immoralité — les jeunes filles peuvent entendre. Et c'est aussi, paraît-il, plus une comédie musicale qu'une opérette.

Les futurs de toute opérette ou de toute comédie sentimentale qui se respectent vont, à l'ordinaire, s'aimant, d'acte en acte, de plus en plus. Ici, ils semblent brouillés au troisième acte, à l'avant-dernière scène, et pour un motif sérieux. Mais la fêrerie — et le naturel d'un bonhomme arrangeant tout.

La *Folle Escapade* sera le début, au théâtre, du compositeur M. Crémieux, qui s'était déjà fait apprécier comme auteur de valse et de mélodies, dont la plus célèbre est *Quand l'amour meurt*.

Avec M. Leoncavallo, qui dirige l'orchestre, l'interprétation très brillante réunit les noms de Polin, devenu vedette de comédie ; de Mlle Jeanne Saint-Bonnet, Berny, Reine Darny ; MM. Alorne, Georges Cahuzac et Landrin. C'est l'heureux librettiste M. de Marsan qui a réglé la mise en scène.

Enfin, l'on oubliera presque qu'il y a eu la guerre : nous reverrons le tango, comme en 1914 ! Deux danseurs émérites le danseront sur le pont d'un yacht en escale à La Havane... Il fallait bien trouver l'occasion !

Comédie-Française. — M. André Brunot fera sa rentrée, samedi prochain, dans le rôle de Mascarille, des *Précieuses ridicules*.

Opéra-Comique. — MM. Carré et Isola viennent d'engager Mlle Lucy Perelli, élève de Mme Hégou-Leroux. C'est Mlle Lucy Perelli qui a brillamment créé la *Passion*, à Monte-Carlo.

La rentrée de Mlle Sonia Pavloff. — Cet après-midi, à l'Opéra-Comique, dans le divertissement de *Manon*, Mlle Sonia Pavloff, la brillante danseuse qui n'avait pas reparu en France depuis plusieurs années, fait une rentrée très attendue. Après avoir

eu à Londres un grand succès dans ses danses où elle allie à une pureté de style si parfaite un art original, Mlle Sonia Pavloff, contre sa sœur d'opéra ou d'importantes créations lui sont réservées. C'est elle, nous

annonçons, qui paraîtra dans la partie chorégraphique de la *Reine Fiammette*, à la reprise de l'ouvrage de Xavier Leroux.

Mort de M. Cécil. — L'Association de secours mutuels des artistes dramatiques nous fait part de la perte douloureuse qu'elle vient de faire en la personne de Edouard Cécil, son secrétaire général, chevalier de la Légion d'honneur, dont les obsèques auront lieu demain vendredi, à 10 heures précises, à l'église Saint-Sulpice.

M. Edouard Cécil avait joué pendant longtemps à l'Odéon, et s'était fait également applaudir à l'Ambigu et à la Porte-Saint-Martin.

Les Concerts de la S. M. I. — Demain, la S. M. I. donnera, salle Gaveau, à 8 h. 30, son 47^e concert. Au programme :

1. Sonate, pour piano et violon, op. 13 (Franz Schubert) ; Mlle Françoise Morin, M. Samuel Dushkin. — 2. *Première suite*, pour piano (Alexis Voornolen), 1^{re} audition : M. Marins Françoise, Gailard. — 3. *L'Éternelle histoire* (Léon Moreau), 1^{re} audition : Mme Jeanne Manjovet, au piano ; l'auteur. — 4. *Fancies*, fragments (Gabriel Grovlez), 1^{re} audition : Mme Fourcaud-Grovlez. — 5. *Trio*, pour violon, violoncelle et piano (Maurice Ravé), MM. Henry Moreau, Barbezat, Mlle Lucy Spelers.

Auteur de *Casanova*. — Au *Casanova* de Paul Verola, au *Casanova* de Pierre Sardou, musique de Févier, qui n'ont pas encore vu le jour, au *Casanova* de Maurice Rostand, que nous allons applaudir bientôt, ajoutons une œuvre, encore, dont le héros est le célèbre aventurier. C'est un *Casanova* opéra-bouffe, dont le regrettable poète et contour Guillaume Apollinaire a laissé le livret.

PETITES NOUVELLES

— Ainsi que nous l'avons annoncé, M. Max Maury inaugurera sa prise de direction des Variétés avec une comédie nouvelle en quatre actes, de M. Maurice Donnay. C'est Mme Jeanne Granier qui en jouera le rôle principal.

— M. Léon Volterra, directeur de l'Appollo, a engagé Mlle Edmée Favart pour créer, à ce théâtre, une opérette nouvelle.

Mlle André Bacheluy a repris, hier, avec succès, à l'Odéon, le rôle de Mme Lavetie dans *Catoufles*.

— Le compositeur André Gailhard nous écrit qu'il ne sera candidat à aucune direction théâtrale ou musicale.

BRINCHETEAU.



DESSIN N° 43. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

Ayuntamiento de Madrid

COMPTABILITÉ 53 Rue de Rivoli
PIGIER
TEL. GUTENBERG 44.65
